

La vie en kot terminée, retour à la maison

« La précarisation des jeunes accentue le retour chez les parents. »

Willy LAHAYE, UMons

14 % des jeunes de 25 à 34 ans qui vivent chez leurs parents sont au chômage.

La rentrée, pour eux, c'est terminé. Les études finies, ils rentrent dans la vie d'adulte, en passant par la case «chez papa et maman».

● Marie-Laure MATHOT

Pour les écoliers comme pour les universitaires, septembre rime avec rentrée. Mais la scolarité a une fin et on parle moins souvent de ceux qui, pour la première fois, ne rentreront plus s'asseoir sur les bancs d'école. Pour beaucoup, la fin de la vie d'étudiant signifie un retour chez papa et maman, le temps de trouver un boulot ou de mettre de l'argent de côté.

C'est le cas de Pierre Cartiaux, 24 ans de Spy qui termine ses études de commerce. Il a vécu en kot pendant trois ans, a déjà trouvé du boulot mais n'envisage pas, à court terme, de quitter le cocon familial. « Plusieurs facteurs me poussent à rester habiter chez ma mère. Ce n'est que la 3^e semaine que je travaille sous CDI. J'ai une petite amie mais depuis peu de temps. Ma maman n'habite pas loin de mon lieu de travail. Et puis, surtout financièrement, c'est le bon plan. C'est une manière de mettre de l'argent de côté pour pouvoir acheter plutôt que louer quand je quitterai la maison. »

Ainsi, 44,3 % des jeunes Belges de 18-34 ans vivent chez leurs parents selon les chiffres européens d'EU-SILC (Statistiques sur le re-

« L'étiquette de Tanguy est complètement dépassée. Les circonstances du retour ne sont plus les mêmes. »

venu et les Conditions de vie). S'il s'agit d'une majorité d'étudiants (56 %) pour les 18-24 ans, les 25-34 ans travaillent pour la plupart (51,1 % à temps plein et 11,1 % à temps partiel).

Précarité financière

Mais tous n'ont pas cette chance : 14 % des Belges de 25 à 34 ans qui habitent chez leurs parents sont chômeurs. Chez nous, 10 % des 26-34 ans sont au chômage selon les chiffres du SPF Économie.

Appelés autrefois les « Tanguy » à la suite du film d'Étienne Chatiliez sorti en 2001, cette étiquette est aujourd'hui dépassée tant le retour au foyer est entré dans les mœurs. « Les circonstances du retour à la maison ne sont plus du tout pareilles, explique Willy Lahaye, directeur du centre en inclusion so-

ciale de l'Université de Mons. La précarisation des jeunes accentue le retour chez les parents. Ce phénomène se caractérise depuis quelques années, et s'accroît depuis la crise de 2008, surtout dans le sud et l'est de l'Europe. C'est à ces endroits que l'on a vu un come-back au foyer par le fait de ne pas pouvoir trouver un job et fonder une famille pour vivre indépendamment. »

Les statistiques européennes sur le revenu et les conditions de vie confirment cette analyse. En 2015, 63 % des Grecs de 18 à 34 ans habitaient chez leurs parents. Les plus nombreux étaient les Serbes avec près de 7 jeunes sur 10 qui vivaient toujours dans leur chambre d'ado.

Pour la sociologue Sandra Gaviaria de l'Université du Havre, ce parcours est une autre façon de devenir adulte. Il ne faut pas forcément voir cette situation comme un problème social qui induit un retard vers la vie d'adulte, écrite dans un article publié dans la revue *SociologieS*. « Il peut aussi être considéré positivement, comme un moyen pour les jeunes d'apprendre davantage, de mûrir. » Pour Willy Lahaye, cette lecture est très (trop) positive. Le fait de rester chez ses parents rend le jeune encore plus fragile. « Il ne vole toujours pas de ses propres ailes et entretient l'angoisse de quitter le nid. Le danger est de voir une génération qui sera toujours à la recherche d'un endroit sécurisant, sans prendre de risques. » ■

Proportion de jeunes adultes de 18 à 34 ans habitant avec leurs parents



La solidarité familiale quand l'état est absent

L'activation des solidarités familiales voilà comment Willy Lahaye directeur du centre en inclusion sociale de l'Université de Mons appelle le retour du jeune dans le nid familial

« Elles se mettent en place quand l'Etat providence ne peut plus pourvoir aux besoins des jeunes par un système de soutien à l'emploi solide. Aujourd'hui en Belgique après 300 jours d'aide à l'emploi, le jeune disparaît complètement des radars de la société. Avec cette absence de

soutien dans leur intégration socioprofessionnelle et dans une formation plus soutenue ils se retrouvent un peu le bec dans l'eau et sont obligés de retourner dans leur famille pour trouver un toit et une possibi-

lité de survie. C'est ce qu'on appelle la reactivation des solidarités intergénérationnelles mais dans le sens inverse.

En effet ces solidarités intergénérationnelles sont plutôt censées avoir lieu des jeunes vers les plus âgés une fois que ceux-ci ont une situation stable. « Mais les solidarités des aînés

vers les plus jeunes n'avaient pas été réfléchies au moment où les jeunes sont censés trouver de l'emploi » explique le spécialiste en sciences de la famille

Et un emploi n'est pas forcément la garantie d'une situation stable explique Willy Lahaye. Même quand vous êtes employé à temps plein ou à temps partiel l'employabilité est très précaire avec des contrats à durée limitée même un CDI n'est plus un coussin de survie. Cette tendance à la flexibilité des emplois rend les jeunes plus vulnérables et moins paisibles

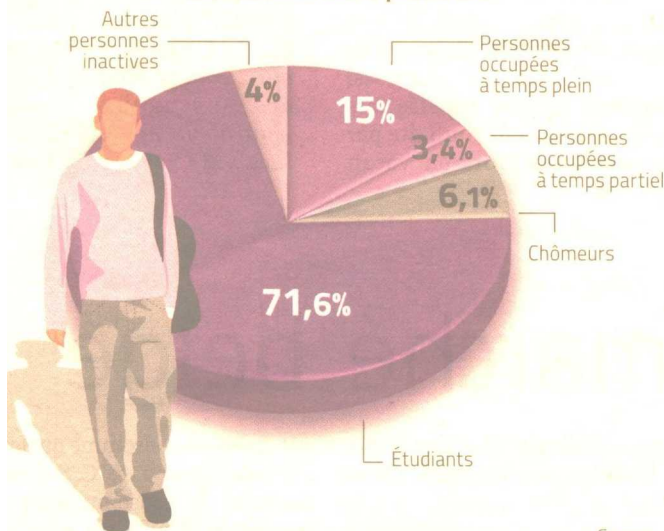
dans la trajectoire. La stabilisation de la question de l'emploi prend un certain temps ■ M I M

82,4%

En 2015

des 18-24 ans vivaient chez leurs parents

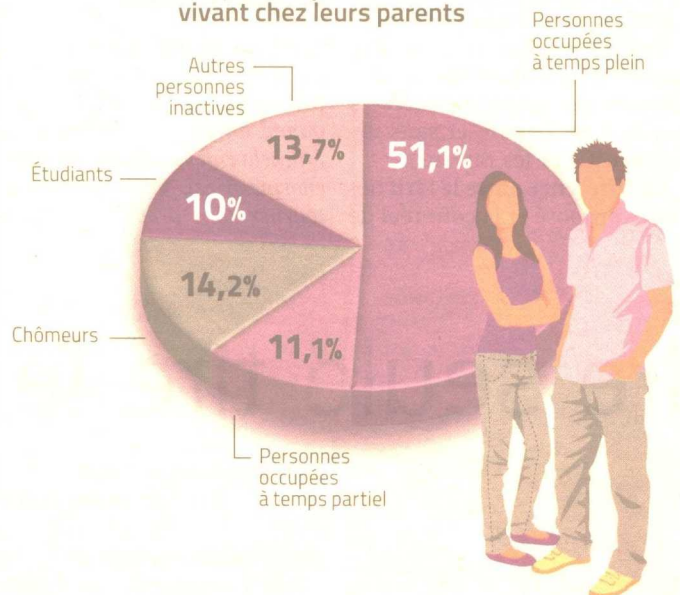
Statut économique des 18-24 ans vivant chez leurs parents



19%

des 25-34 ans vivaient chez leurs parents

Statut économique des 25-34 ans vivant chez leurs parents



Source : Enquête EU-SILC (European Union – Statistics on Income and Living Conditions)

Accueil inconditionnel, conflit générationnel

Côté parental, le retour est bien souvent accepté « qu'ils en aient ou non le désir, qu'ils aient ou non de bons rapports avec leurs enfants », écrit Sandra Gaviria, sociologue à l'Université du Havre, dans la revue *SociologieS*.

Pour Willy Lahaye, directeur du centre en inclusion sociale de l'Université de Mons, accueillir le jeune sous son toit est aussi une manière de venir en aide à son enfant sans pour

autant l'assister complètement. « Les parents eux-mêmes sont confrontés à des situations économiques qui ne sont pas nécessairement simples (réduction de salaire, augmentation du coût de la vie etc.). Ils ne peuvent plus

aider les jeunes à distances et acceptent ce rapatriement. »

Mais alors que Sandra Gaviria décrit des relations « adoucies » entre parents et enfants une fois que le jeune s'ins-

talte, Willy Lahaye, quant à lui, parle plutôt de conflit générationnel.

« Beaucoup d'études du sud de l'Europe montrent que le retour ne se passe pas toujours de manière aussi enthousiaste. Les solidarités familiales se mettent en œuvre mais ça entraîne néanmoins des conflits d'intérêts et de valeurs. Les jeunes ne pensent pas comme leurs aînés, même s'ils les aiment bien. Des conflits sur les possibilités de se réaliser

dans un même milieu peuvent surgir entre générations qui n'ont pas forcément les mêmes standards et les mêmes valeurs. »

De prendre l'exemple du jeune qui a envie d'organiser un barbecue quand il fait beau. Pas sûr que les parents apprécient la fiesta jusqu'au bout de la nuit. « C'est une situation pragmatique mais les études montrent que les conflits de génération se marquent dans ce type de situation. » ■ **M.-I.M.**

Génération « boomerang »

La fin des études n'est pas la seule circonstance dans laquelle les jeunes adultes retournent vivre dans le foyer familial. Après une rupture ou le temps de faire les travaux dans la future maison, ceux qui ont pris leur envol reviennent le temps de se remplumer. C'est ce qu'on appelle la « génération boomerang ». Dans son étude publiée

dans la revue *SociologieS*, Sandra Gaviria de l'Université du Havre énumère les différents types de retours.

La trajectoire « conjugale » Le jeune part vivre en couple mais finit par rompre. Aux difficultés économiques s'ajoutent les problèmes affectifs. Le retour « a lieu dans un contexte de besoin de réconfort affectif, de besoin de racines, pour se reconstruire après une déception, un échec, des désillusions etc. », écrit

Sandra Gaviria.

La trajectoire « professionnelle » C'est un peu le même cas de figure que lorsque le jeune sort des études : il n'a pas de boulot. Sauf que dans ce cas-ci, il a déjà travaillé. « Ils sont licenciés et, les allocations de chômage épuisées, ils n'ont pas d'autre solution. L'engrenage de la précarité arrive progressivement. »

La trajectoire « instrumentale » Dans ce cas, le jeune adulte

a une situation stable, est en couple, travaille et décide de construire une maison ou de réaménager une nouvelle propriété. Le temps des travaux, ils décident d'aller vivre chez les parents ou beaux-parents.

La trajectoire « solidaire » Plus rare, « voire exceptionnelle » écrit la sociologue, ce sont les jeunes adultes qui sont partis mais sont contraints de revenir pour aider un parent qui rencontre des soucis de santé ou professionnels. ■ **M.-I.M.**